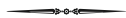


DU MÊME AUTEUR

La Fille de l'autre, Belfond, 2001.

Jours toxiques, Buchet/Chastel, 2010.

ROXANA ROBINSON



SWEETWATER

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Leclère



BUCHET  CHASTEL

Titre original :

Sweetwater

© 2003 by Roxana Robinson

All rights reserved including the rights of reproduction
in whole or in part in any form

Et pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2013.

ISBN : 978-2-283-02537-6

Je dédie ce livre à mes sœurs, Kathy et Bethany,
avec tout mon amour.

PREMIÈRE PARTIE

Les monts Adirondack sont un massif montagneux situé au nord-est de l'État de New York, qui doit sa renommée à ses forêts préservées et à la magnificence de ses paysages. D'une surface d'environ mille cinq cents kilomètres carrés, ils s'étendent sur les comtés de Clinton, Essex, Franklin et Hamilton. Le terrain, qui se compose de [...] gneiss, de granit intrusif et de gabbro, est géologiquement lié aux hautes terres laurentiennes du Canada [...].

Le massif forme la ligne de partage des eaux entre la baie d'Hudson et le fleuve Saint-Laurent. La région était autrefois couverte par le glacier laurentien, dont l'érosion, progressive mais puissante, lui conféra ces particularités : pléthore de lacs et d'étangs, cours d'eau agités de multiples cascades et rapides pittoresques. L'endroit est riche en voies navigables [...].

Outre le charme de leur paysage, les monts Adirondack sont connus pour la richesse et la variété de leur faune et de leur flore. La majeure partie en est protégée [...]. Le parc naturel des Adirondack s'étend sur plus de douze mille kilomètres carrés [...] La vie sauvage y est extraordinairement vigoureuse et abondante. Dans les zones forestières, denses, se côtoient épicéas, pins et feuillus. Les sommets,

généralement arrondis, sont d'ascension facile. Les points de vue auxquels on accède ainsi, de montagnes, de lacs, de plateaux et de forêts, n'ont d'équivalent, par leur grandeur, nulle part aux États-Unis ou presque.

Encyclopaedia Britannica, 1910.

Chapitre 1

Le chalet, frais et sombre, sentait le bois. Isabel posa son sac de voyage à l'intérieur, dans l'entrée. Sans visiter les pièces de part et d'autre du couloir, elle s'enfonça dans la pénombre, se dirigeant droit sur la porte qui découpait un vif rectangle de lumière tout au bout. Elle poussa la moustiquaire et, de la terrasse, contempla le lac devant elle.

C'était la fin de l'après-midi. Le vaste étang était encore chargé de soleil, mais en face, sur la rive ouest, s'élevait une masse opaque. L'eau était calme, les reflets parfaitement immobiles : là, en échos argentés, apparaissaient les collines basses et boisées qui encerclaient le lac et le ciel indigo, limpide, au-dessus.

Isabel entendit son mari derrière elle, ses pas sonnaient creux sur le plancher nu. Lorsqu'il arriva à sa hauteur, elle lui parla sans se retourner.

– C'est magnifique.

C'était la première fois qu'elle venait ici ; elle n'était mariée à Paul que depuis février, sept mois.

– Oui, on aime bien, répondit Paul.

Depuis cinquante et un ans, il était venu là chaque été. Il se tenait juste derrière Isabel, les mains posées sur ses épaules. Il

était grand, mais son ossature était fine, c'était un homme élancé, sans corpulence. Ses mains sur elle ne pesaient presque rien.

– Toutes les mouches vont sortir, ironisa-t-il.

Et, docile, Isabel quitta l'embrasure de la porte ; il la suivit maladroitement, sans la lâcher.

Les murs du chalet Acorn étaient revêtus de bardeaux bruts, décolorés en gris argent au fil des décennies par le climat des Adirondack. Au-delà de la rambarde rustique de la terrasse, en cèdre noueux écaillé, le terrain descendait en pente douce jusqu'à l'eau.

– Allons voir le lac, proposa Isabel.

Ils avaient passé la journée dans la voiture, ayant fait la route depuis New York, et elle avait à présent envie d'air, de lumière, d'une grande étendue d'eau. L'exploration des pièces sombres du chalet attendrait.

Paul ouvrit la voie le long d'un étroit sentier entre les broussailles et les jeunes arbres. L'air était sec et pur, il sentait la fougère. À travers la végétation, l'eau se dévoilait par intermittence, pâle et tranquille. Elle se perdait derrière les branchages, réapparaissait, scintillante et plus ample, et enfin, après un dernier virage qui les mena sur la rive, le lac se déploya devant eux, miroitant et entier. Du bord, il semblait formidable, sa surface encore radieuse, immense et intacte. Autour d'eux régnait le silence : l'infime chuintement de l'air mouvant à la cime des arbres, rien d'autre. Il y avait une odeur d'été : la forêt, l'eau du lac, la chaleur.

– C'est le paradis, dit Isabel.

Dans l'espace infini qui l'entourait, sa voix paraissait minuscule. Paul lui passa un bras autour du cou.

– Exactement, déclara-t-il avec satisfaction. Donc maintenant, tu ne me quitteras jamais ?

Ce mélange d'affection et d'absurde fit rire Isabel. Elle sentit surgir en elle une bouffée de tendresse, puis une étincelle d'espoir. *Ça marchera peut-être.*

L'espoir, voilà ce qu'Isabel apportait à ce mariage. C'était à peu près tout ce qu'elle possédait : le chagrin en soi était une forme de mort, apparemment. Deux années de chagrin avaient rongé en elle tout autre sentiment. Ils semblaient appartenir au passé, ces moments où la joie gonflait naturellement son cœur. Le chagrin s'était installé au centre de sa vie et bien qu'il ne s'abatte plus sur elle avec la même violence qui au début l'avait noyée, submergée, il n'avait pas disparu. Elle ressentait toujours la grisaille de l'absence au monde de son premier mari, le silence partout sans sa voix. La douleur de ne pouvoir lui raconter des choses : qu'il lui manquait ; qu'elle se languissait de lui ; qu'elle l'aimait encore ; qu'elle le détestait d'être parti.

Il lui avait semblé que le chagrin ne s'en irait jamais, mais au bout de deux ans, il s'était atténué et elle avait pris la décision, seule, d'aller de l'avant, de quitter ce paysage gris. Ses sentiments pour Paul étaient plus posés que ce qu'elle avait éprouvé pour Michael, mais tout dans sa vie paraissait plus calme. Ce genre d'émotions assourdies, tempérées, étaient apparemment les dernières qui lui restaient. Elle avait quarante-sept ans. Toutes les autres, la ferveur, la volupté, le désespoir, la rage, l'urgence du sexe, étaient derrière elle. Elle ne comptait plus dessus. Ce qu'elle visait, maintenant, c'était la loyauté et l'affection. Le mariage consistait largement en un partenariat ; elle ne voulait pas vieillir seule. Elle voulait quelqu'un à ses côtés en qui elle aurait confiance, quelqu'un qu'elle connaissait. Elle ressentait pour Paul une formidable tendresse, dont elle savait qu'elle s'amplifierait. L'affection s'approfondit

au fil du temps et des épreuves ; la compassion se renforce avec les années. Isabel cherchait une relation calme, durable, domestique. Un petit coin tranquille, un lieu sûr. Elle en avait fini avec les orages.

Elle s'appuya contre Paul. Elle essayait toujours d'apprendre son corps, d'enseigner au sien comment l'accueillir. Il lui semblait encore bizarre, par moments : trop grand, trop anguleux pour être confortable. Elle posa sa tête contre la poitrine de Paul et contempla la large voûte du ciel face à elle.

- Le temps est vraiment dégagé, dit-elle.

- Trop, en fait, commenta Paul. Nous espérons de la pluie. Il y a une sécheresse assez grave. Il n'est quasiment pas tombé une goutte ces derniers mois.

Isabel scruta le bleu profond à la recherche d'un filament de nuage, d'un écheveau de brume dans les hauteurs, mais il n'y avait rien. L'immensité au-dessus d'eux était vide. Elle aimait que Paul se tienne au courant de la météo locale, même lorsqu'il n'était pas là.

- Tu passais tout l'été ici ? demanda-t-elle. Quand tu étais petit ?

- Un mois, toujours. Parfois six semaines. Ma mère montait avec Whit et moi. Mon père nous rejoignait pour des week-ends prolongés et les quinze derniers jours d'août. Nous nous installions à Acorn, et eux dans le pavillon.

Le pavillon, baptisé Sweetwater, était la maison d'origine, bâtie par les arrière-grands-parents maternels de Paul dans les années 1890. Les trois chalets, Acorn, Oyster et Whistle, avaient été construits dans les années 1920 pour les enfants devenus adultes. Plus d'un siècle après l'achat du terrain, l'endroit - les maisons et les centaines d'hectares autour - était géré par une SCI familiale compliquée. La mère de Paul et

ses deux frères passaient chacun un mois d'été au pavillon, leurs enfants séjournèrent dans les chalets. Les parents de Paul, Douglas et Charlotte, logeaient en ce moment même au pavillon ; Paul et Isabel auraient Acorn pour deux semaines.

- Whitney et toi, vous vous partagez le chalet ? demanda Isabel.

- Non, il est à moi, à moins que Whit ne se marie un jour. La règle est la suivante : on n'a droit au chalet qu'une fois marié. Sinon, on reste au pavillon.

Isabel n'avait jamais rencontré le frère de Paul, Whitney. Il vivait dans le Wyoming, où il travaillait apparemment pour les parcs nationaux. Il n'avait pu venir à leur mariage ; une tempête de neige avait bloqué l'aéroport de Laramie trois jours durant. Âgé de quarante-cinq ans, il était célibataire. Isabel se demandait s'il était gay. C'était cependant une question qu'elle n'était pas prête à poser : elle sentait, dans la voix de Paul, lorsqu'il parlait de Whitney, une légère froideur.

- Whit se mariera-t-il un jour, crois-tu ? risqua-t-elle.

- J'en doute, répondit Paul, glacial.

Il est homo, c'est sûr, pensa-t-elle. Peut-être était-ce ce qui expliquait l'air réprobateur de Paul.

- Il vient souvent ici ?

- Plus maintenant. J'imagine que les monts Adirondack font pâle figure à côté des Big Horns.

- Et Geordie ?

Geordie était le fils de Paul, né de sa première union, son fils unique. Il avait vingt-huit ans et vivait à Vancouver, où il était producteur pour une chaîne de télévision locale. Isabel ne l'avait croisé qu'une fois, à leur mariage.

Geordie était un garçon grand et maigre, comme Paul, avec un visage tout en longueur presque identique à celui de son

père : mêmes pommettes hautes, mêmes joues creuses et ascétiques, même grande bouche mobile. Isabel était très heureuse de faire sa connaissance. Il semblait une autre version, antérieure, de son père, au point qu'elle avait eu le sentiment d'avoir été autorisée, par magie, à rencontrer Paul jeune homme. Elle s'était approchée, pour serrer contre elle ce Paul d'avant, différent.

Mais Geordie s'y était refusé. Il s'était soustrait à son étreinte avec une expression froide, distante. Il l'avait à peine entourée de ses bras, dans un contact fugace et plein de réticence. Lorsqu'elle avait déposé un baiser sur sa joue, il avait répondu par une courbette ironique. Il avait brièvement croisé son regard et ses yeux s'étaient aussitôt dérobés. Déçue, Isabel avait reculé, les bras baissés. Qu'avait pu lui raconter sa mère à son propos ?

– En fait, ce sera le premier été où Geordie ne vient pas, l'informa Paul.

– Pourquoi ?

– Il est invité. Il part faire de l'alpinisme. Une proposition qu'il ne pouvait pas refuser, apparemment.

Isabel se demanda si l'absence de Geordie était liée à sa présence à elle. Elle se demandait aussi si Paul le lui avouerait.

Le fils d'Isabel, Ben, ne se joindrait pas à eux non plus. Il travaillait pour un cabinet d'avocats new-yorkais tout l'été, le trajet était trop long pour un simple week-end. Ben et Geordie s'étaient également rencontrés au mariage.

Isabel avait espéré qu'ils deviendraient amis, mais lorsqu'elle avait vu la poignée de main raide qu'ils échangeaient, le menton levé avec méfiance, elle avait compris que cela n'arriverait pas. Il était trop tard pour construire une nouvelle famille ;

ils étaient tous trop vieux pour ça. Jamais ces deux-là ne se considéreraient comme des frères. Ils étaient des concurrents génétiques issus de troupeaux différents.

Ben avait accueilli Paul avec bienveillance, au moins, et il avait fait preuve de gentillesse lorsque Isabel avait parlé de lui la première fois. Ils se trouvaient à la maison, dans la chambre d'Isabel. Elle était à son bureau, dans son fauteuil en érable, et Ben était assis sur le lit.

- Je voudrais te présenter quelqu'un, avait-elle annoncé.

C'était gênant, un peu comme une confession.

- Ça ne t'embête pas ? avait-elle ajouté, anxieuse. Tu ne considères pas ça comme une trahison ?

Ben était affalé, les genoux écartés, pieds sur la tranche, une plante face à l'autre.

- Non - il avait secoué la tête, contemplé ses baskets. J'y ai déjà réfléchi. Ça me fera bizarre de te voir avec quelqu'un d'autre, mais je ne veux pas que tu restes seule. Tu mérites d'être heureuse. D'avoir quelqu'un - il avait relevé la tête pour la regarder en face : papa n'est plus là.

Au mariage, Ben n'était jamais bien loin. À un moment, pendant la réception, Paul avait son bras sur les épaules d'Isabel et celle-ci, sentant le regard de son fils, s'était tournée vers lui. Il avait souri puis sans rien dire, levé son verre bien haut, avec solennité.

Isabel et Paul se tenaient côte à côte, sans se toucher. Le silence régnait sur l'étang. Au loin, sur l'eau, une créature monta à la surface dans un petit *ploc*, puis disparut. Les ondulations fuyaient déjà sa présence évanouie. C'est ici qu'est le centre de Paul, pensa Isabel.

- Tu te sens nerveux de m'accueillir ici ? demanda-t-elle pour le taquiner.

– Pas pour l’instant. Pourquoi, je devrais ? C’est risqué ?
– Après ça, j’en saurai tellement long sur toi. Tu ne pourras plus te cacher nulle part. J’ai l’impression que toute ta vie est ici.

– C’est là l’intérêt, en fait, répondit Paul.

Il vint lissier ses cheveux avec maladresse, comme s’il caressait un chien.

– Nous sommes ensemble, maintenant. Je te fais confiance.

Il lui sourit.

– On rentre s’installer et je te fais visiter ?

Tournant le dos au lac, ils revinrent sur leurs pas en suivant le chemin à travers les arbres.

Le chalet Acorn était petit et modeste : d’un côté du couloir central se succédaient trois chambres minuscules et de l’autre, une cuisine et une salle de bains. Les murs en bois naturel avaient une couleur miel foncé. Les parquets étaient nus, les pièces éclairées par de simples ampoules au plafond.

– Voilà notre chambre, annonça Paul en ouvrant celle qui donnait sur le lac.

De part et d’autre de la fenêtre se trouvaient des lits jumeaux soigneusement recouverts d’une courteline vert délavé. Ils étaient séparés par une table carrée en branches de bouleau brut ; au mur s’alignaient des photographies noir et blanc, maculées de chiures de mouches, représentant des vues des Adirondack : lacs étales et sommets imposants.

– Merveilleux, commenta Isabel en regardant autour d’elle.

La pièce sentait le propre ; le sol avait été balayé et il flottait dans l’air l’odeur légèrement épicée du vieux bois.

– C’était là que tu dormais quand tu étais petit ?

– Bien sûr que non. Les adultes avaient droit à la vue sur le lac, les enfants à celle sur la forêt impénétrable.